Pamph.
Social
Women
L

LE LUXE

DES FEMMES

LE LUXE
DES
FEMMES

RÉPONSE D'UNE FEMME

A M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL DUPIN



116174
14 | 6 | 11

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

Tous droits réservés

LE LUXE

DES FEMMES

RÉPONSE D'UNE FEMME

A M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL DUPIN

Monsieur le Sénateur,

Le sénat romain avait aussi son Caton. C'était un rude laboureur, qui eût été primé plusieurs fois, si les comices agricoles avaient été inventés deux cents ans avant Jésus-Christ; un procureur retors et âpre

à la curée, qui se levait dès le matin pour aller répondre sur le droit et plaider dans les petites villes voisines de Tusculum ; un maître peu tendre à ses domestiques, qui professait dans sa *Maison rustique* que le père de famille devait vendre les vieux bœufs, les vieux chariots, les vieux fers, les vieux esclaves, l'esclave malade, tout ce qui peut être vendu. Il était bon démocrate, pratiquait l'usure et faisait mourir ses esclaves sous le fouet. Il était très-vertueux et donnait aux jeunes gens des conseils dont Horace nous a gardé le souvenir. Enfin, il avait une horreur toute romaine pour le luxe effréné des femmes. Ajoutons qu'il avait de l'esprit.

Vous ne ressemblez à Caton, Monsieur

le sénateur, que par les bons côtés, ayant toutes ses qualités et pas un seul de ses défauts.

Mais tandis que le Dupin de l'ancienne Rome, plaidant pour le maintien de la loi Oppia, trouva un contradicteur courageux dans le patricien Valerius, tribun du peuple, le Caton du Paris moderne aura pu prononcer un réquisitoire plus que farouche contre les grâces décentes sans qu'une seule voix d'homme se soit élevée pour plaider la cause des femmes, la cause sacrée de la beauté, de la coquetterie, sans laquelle il n'y a ni ordre, ni société possible.

C'est donc moi, faible femme, qui relèverai le gant qui nous est jeté par une main si puissante. Et, comme la *Médée*

de Corneille, en face de la colère des Dieux, si l'on me demande qui m'inspire tant d'audace, je répondrai :

Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

C'est en vain que M. Dupin cherche à justifier ses blasphèmes contre Notre-Dame de Beauté par l'exemple des prédicateurs.

Je suis bonne catholique, Monsieur le sénateur; je vais tous les dimanches à la messe d'une heure à Saint-Thomas-d'Aquin, ma chaise était retenue à Notre-Dame pendant les prédications du Carême; je sais par cœur la vie de la Vierge

par l'abbé Orsini. J'ai un confesseur, le curé de ma paroisse, pour les péchés de tous les jours, et un directeur jésuite pour les cas réservés. Eh bien ! je puis vous assurer que ces messieurs sont plus tolérants que ne le disent les journalistes mal pensants ; ils ne s'effarouchent pas pour un nœud de ruban, et pourvu qu'on donne aux pauvres et à l'Église, ils nous passent bien des petites choses.

Vrai, Monsieur le sénateur, je vous soupçonne d'être un peu janséniste, et ce serait dommage, car je désire de tout mon cœur que votre âme soit sauvée.

Vous êtes indulgent pour le vice légal ; vous avez peut-être raison, cela ne me re-

garde pas, c'est affaire entre vous et M. le docteur Meugy, et vous êtes là-dessus du même avis que Caton. Je n'oserais m'élever contre deux autorités si respectables, et d'ailleurs c'est bien assez d'avoir fourré mes doigts dans l'encre, sans me mêler des choses qui sont soumises à la vigilance paternelle de M. Boitelle et que je ne connais point.

Mais je vois avec quelque regret la sévérité exceptionnelle dont vous vous armez contre les *hautes classes*. Je pensais, d'ailleurs, Monsieur le sénateur, que depuis l'immortelle révolution de 89 il n'y avait plus de classes en France. Il paraît que je m'étais trompée.

Donc, je lis dans votre discours :

La police, je le pense, fait son devoir, et et elle a fort à faire, du haut en bas (hilarité) : car on parle des basses classes, mais on ne parle pas assez des hautes, qui sont plus difficiles à atteindre et qui ne sont pas cependant les plus difficiles à apercevoir. (Très-bien ! très-bien !)

Qu'il se passe, en haut, certaines scènes plus dignes de la Rome des païens que d'une société chrétienne, cela est bien possible. Je vous avouerai même, en toute confidence, que j'ai ouï parler d'un scandale dont les femmes étaient à coup sûr parfaitement innocentes. Je n'ai rien compris à toute cette histoire; mais il m'a

paru qu'il n'y était point question de crinoline.

Quant aux *hautes classes*, sont-elles donc si coupables? Je puis vous assurer que les dames de ma société, si elles sont difficiles à atteindre, ne craignent pas du moins d'être aperçues. Elles passent quelquefois deux ou trois heures à leur toilette, c'est vrai, et où est le mal? Mais elles ont employé la matinée à ourler des chemises pour les pauvres, et à grimper dans les mansardes.

Prenez garde, d'ailleurs, il est certaines régions où l'on n'accueille que trop volontiers les vilains bruits qui tendent à représenter le vrai monde comme une contrefaçon du demi-monde. Les gens qui ne hantent point les salons, — et pour

cause, — ne sont pas fâchés d'entendre dire qu'il s'y passe une foule de désordres effroyables, et que les châteaux sont des succursales de la *Tour de Nesle.* Cela les console de n'y point aller, faute d'une paire de gants.

Je continue la lecture de votre réquisitoire et je réclame, pour y répondre, toute la liberté d'un avocat, et d'un avocat en jupons.

On parle de courtisanes qui s'étalent dans les lieux publics. Oui, telle sera dans un équipage brillant, capable d'attirer les regards. Que fait la grande société? Elle regarde, elle prend modèle, et ce sont ces demoiselles qui

donnent les modes même aux dames du monde ; ce sont elles qu'on copie. Voilà l'exemple que donne la haute société.

Plusieurs sénateurs : C'est vrai ! c'est vrai !

Où donc avez-vous vu, Monsieur le procureur général, que les dames du monde copiassent ces demoiselles ? Nous copions notre marchande de modes, voilà tout. Est-ce notre faute si les hommes ont souvent 50,000 fr. en portefeuille pour acquitter les factures de Mlle Anna ou de Mlle Cora, tandis qu'ils tirent à peine de leur caisse, tous les mois, deux ou trois pauvres mille francs pour payer la couturière de leur femme légitime, qui a cependant sur ces demoiselles l'avantage de ne pas être née

dans une soupente, et de ne pas parler javanais? Une mode paraît, Mlle Anna en a la primeur : est-ce une raison pour que Mme de X... renonce à porter, quinze jours après, un chapeau de Palmyre ou une robe de Worth, et se résigne à s'affubler des défroques de sa grand'mère? Croyez-moi : ce n'est pas aux femmes qu'il faut faire la leçon, c'est aux hommes, qui, depuis Hercule, ont perdu l'habitude de préférer la vertu au vice, ou tout simplement la grâce à l'impudeur. Quand les hommes gourmandent les femmes, disait le poëte traduit par Jules Janin, il me semble voir les corbeaux reprocher aux colombes leur noirceur.

Laissez-moi vous raconter un souvenir

de l'automne dernier. J'allais aux courses de Vincennes... Ne frémissez pas, Monsieur le sénateur; je ne conduisais pas moi-même, et ma robe ne débordait que de deux centimètres chacun des marchepieds de la voiture. Nous traversions le faubourg Saint-Antoine, et j'y fus témoin d'une scène qui édifia beaucoup les moralistes. Une trentaine de *voyous*, qui n'avaient pas travaillé le samedi, faisaient pleuvoir des pommes crues sur une trentaine de demoiselles, dont les voitures coupaient à chaque instant la mienne, sans que je songeasse à me plaindre ni à m'en indigner. Je n'étais pas édifiée du tout, et, s'il faut parler franc, cette *manifestation* me dégoûtait; je songeais, à part moi, que ces mêmes citoyens et ces mêmes

demoiselles s'étaient rencontrés six mois auparavant devant l'échafaud de la Pommerais, et que les pieds dans la boue, les yeux dans le sang, ils avaient fait, cette nuit-là, très-bon ménage. Les dames du monde n'y étaient pas.

Mais arrivons au fond même de la question.

Une autre cause de prostitution, — et ici je m'adresse encore plus aux hautes qu'aux basses classes, — parce que l'exemple descend de haut en bas bien plus qu'il ne remonte de bas en haut. N'est-ce pas une cause évidente de prostitution que l'exagération du luxe, que l'excès des toilettes, qui jettent tout le monde hors de ses voies? Les grandes situations même s'en effrayent; et, à chaque hiver, à chaque saison, la révélation éclate sur des mémoires

de modes que les fortunes les plus considérables suffisent à peine à éteindre, et qui tombent quelquefois en atermoiements et en liquidation. Cela descend dans les classes inférieures par imitation, par esprit d'égalité. Chacune veut avoir la même toilette que les autres. — La Fontaine, dans une de ses fables, se moque de la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf ; mais, avec les modes d'aujourd'hui, la grenouille y parviendrait. (Hilarité générale. — Très-bien ! très-bien !) Il suffirait à cette pécore d'ajuster autour de sa taille ces dimensions élastiques qui la feraient aussi grosse que le modèle auquel elle veut atteindre. (Nouvelle hilarité.)

Quand on va ou qu'on doit aller à une fête, qu'on veut y faire quelque figure et qu'on n'a pas de quoi, l'amour-propre l'emporte ; on répugne à le dire au mari : la caisse conjugale est vide ; on s'habille à crédit, on signe des billets, des lettres de change, pour lesquelles on

cherche des endosseurs, et dont l'échéance est toujours fatale à la vertu. (Très-bien ! très-bien !)

Vous soulevez ici, Monsieur le sénateur, un problème qui est vieux comme le monde et sur lequel Platon et Aristote, Rousseau et Voltaire, ont été jadis en désaccord. Le luxe est-il un mal ou est-il un bien ?

Je dis qu'il est un bien. *Et sic argumentabor*.

Le luxe est une chose essentiellement relative. Pour la sauvage, vêtue d'un pagne, la robe d'indienne est un luxe. Pour la femme barbare, vêtue d'une peau de mouton, c'est un luxe que le vêtement de laine. La feuille de vigne ou de figuier

était un luxe pour la mère du genre humain, le jour de la première faute.

Et, puisque vous me faites souvenir d'Ève la blonde, permettez-moi, Monsieur le sénateur, de vous redire une histoire, qui a été beaucoup mieux racontée par Alphonse Karr. Je ne cite que de mémoire.

Ève, ayant croqué la pomme, se trouva tout à coup un peu.... décolletée. Elle avisa une feuille d'arbre, c'était une belle feuille au bord de laquelle tremblait une goutte de rosée: « La jolie feuille! » dit-elle, et elle en fit sa première parure.

Le lendemain, quand elle se fut recueillie avec Adam toute la nuit et toute la journée pour méditer sur leur chute commune,

Ève s'ennuya. Sa petite bouche fit une imperceptible grimace de bas en haut, puis de haut en bas : ce fut le premier bâillement dont l'histoire ait gardé le souvenir.

En levant ses beaux yeux un peu alourdis, elle aperçut au sommet de l'arbre une feuille qui lui parut bien plus belle que celle de la veille. « Pour une jolie feuille, dit-elle, c'est une jolie feuille. » En disant cela, elle se gardait bien de regarder Adam. Mais Adam l'entendit, il grimpa sur l'arbre et rapporta la feuille ; et le singe, qui jouait dans les branches, dit à sa femelle : « L'homme, que nous croyions une bête, est presque aussi intelligent que nous. »

Un peu plus tard, Noéma, la fille d'Ève, eut froid; la première neige était tombée sur les plateaux d'Arménie. Abel écorcha un mouton, qui s'était laissé choir dans un précipice; il arracha quatre jeunes palmiers, et de la peau et des quatre tiges il fit la première tente pour abriter Noéma.

Vers la même époque, la pluie ayant mouillé la terre, Ada, la femme de Caïn, ne pouvait plus s'y accroupir pour allaiter son nouveau-né. Caïn creusa la terre, en tira deux cailloux, et de leur choc fit jaillir une étincelle; puis il ramassa une poignée d'herbe sèche, et la seconde étincelle produisit la première flamme. Et Ada sourit, se sentant réchauffée.

Bien des siècles après, Ève, qui s'appelait Hélène, lasse de se mirer dans l'Euro-

tas, troublé par le cygne paternel, eut envie d'un miroir, sachant qu'elle était belle. Un forgeron de Laconie inventa l'art de polir le cuivre ; et Hélène sourit, sans deviner qu'un jour ce miroir serait de verre, qu'un jour ce verre, convexe ou concave, servirait à Galilée pour découvrir les cieux.

Ce n'est pas pour conquérir la toison d'or, mais pour conquérir Médée, que Jason, au dire d'Hérodote, monta sur le premier vaisseau qui se soit hasardé loin des côtes et ait affronté l'inconnu de la pleine mer. C'est l'amour, l'amour seul, qui mit autour de son cœur le triple airain qui lui fit braver les dieux des vents et les terreurs de la mer inhospitalière.

Et il en fut ainsi de tous les arts. C'est pour plaire à la femme que le pêcheur

d'Ophir rapporta du fond du gouffre la première perle et la première branche de corail ; c'est pour plaire à la femme, pour satisfaire à cet instinct du luxe, qui n'est chez elle qu'une conséquence légitime du besoin de plaire, que le Chinois fila le cocon du ver à soie, que l'Arabe du désert arracha à l'autruche sa plume frisée et luisante, que l'Indien tailla la dent d'éléphant ramassée dans les mangles, au milieu des rugissements des tigres et des menaces sans nombre de la jungle asiatique.

En vérité, Messieurs, que seriez-vous sans la femme ? Et où serait cette civilisation dont vous êtes si fiers ? Si vous en fûtes les artisans, c'est nous qui l'avons inspirée. C'est parce que nous sommes belles, c'est pour parer notre beauté, que vous

avez assoupli les métaux, tissé le poil de l'animal et le duvet de l'arbre, courbé les océans muets sous votre rame, percé les montagnes, comblé les vallées. C'est parce que nous fûmes de tout temps reines par le sourire que vous êtes devenus rois par l'intelligence.

Un juge d'instruction, quand on lui amenait un criminel, avait coutume de dire : « Cherchez la femme. » Mais ce n'est pas seulement le mal dont la femme fut de tout temps le mobile et le premier auteur, c'est aussi le bien, c'est *le mieux*, c'est le progrès. Chaque fois qu'un homme découvre une vérité scientifique, invente une industrie, crée un art, vous pouvez dire aussi : « Cherchez la femme. » C'est pour rendre chaque jour plus fine, plus

délicate, plus étincelante, la feuille dont se pare Eve la blonde, que les sociétés humaines travaillent, produisent et échangent.

La femme crée le luxe, le luxe crée l'industrie, l'industrie transforme l'homme.

Rentrons dans la société actuelle. Supposez que demain un édit somptuaire proscrive le luxe des femmes; c'en est fait de l'industrie, et en particulier de l'industrie parisienne, de l'industrie française. Bien des peuples nous surpassent dans les gros ouvrages de la production et de la main-d'œuvre; aucun ne lutte avec nous pour ces mille objets de fantaisie que la France envoie aux femmes des deux mondes, riens charmants sur lesquels s'imprime l'esprit ingénieux de

notre race. La proscription du luxe ! mais c'est le suicide de la France, et non-seulement de la France économique, mais aussi de la France artistique. Nos ouvriers n'auraient plus qu'à émigrer, et nos artistes qu'à se jeter dans la Seine avec une bonne pierre au cou.

Mais pardon, Monsieur le sénateur, mon zèle m'entraîne trop loin, et je dois reconnaître que vous n'invoquez pas la rigueur des lois contre l'ampleur des jupes et l'échancrure des corsages. Que demandez-vous donc ?

Tel est, Messieurs, l'état de notre société : c'est là ce qu'il faudrait corriger : *Quid leges sine moribus vanæ ?...* Il s'est formé des so-

ciétés de tempérance. Pour moi, je voudrais qu'il se fît une société de mères de famille, qui, sans cesser de se mettre et de se présenter avec décence et même avec le luxe qui convient à leur fortune et à leur état, donneraient l'exemple de retrancher impitoyablement le superflu et viendraient par là au soulagement des autres, qui, de proche en proche et par imitation, veulent toujours atteindre un sommet auquel il ne leur est pas donné de parvenir. (Très-bien ! très-bien !)

Nous y voilà. Eh bien ! vrai, Monsieur le sénateur, je ne ferai jamais partie de votre société, d'abord parce que les statuts m'en paraîtraient difficiles à établir et surtout à appliquer, et ensuite parce que les mères de famille qui consentiraient à jouer ce jeu en payeraient tous les frais.

Vous reconnaissez aux femmes du monde le droit de se mettre et de se présenter avec décence et même avec le luxe qui convient à leur fortune et à leur état. Mais qui sera juge du luxe qui sied aux unes et de celui qui sied aux autres? Établira-t-on un censeur qui réglera le nombre de mètres de velours qu'une femme pourra traîner après elle, d'après le revenu et la situation de son mari? Ou plutôt chacune ne sera-t-elle pas juge en sa propre cause? Or, les femmes ont toutes une petite pointe d'orgueil qu'il ne faut pas leur reprocher, car cet orgueil est une partie de leur dignité. Connaissez-vous une femme qui consente à avouer, par l'excessive modestie de son accoutrement, l'infériorité de la position de son

mari ? Pour moi, je n'en connais pas une. Vous voyez donc, Monsieur le procureur général, que votre projet n'a rien de pratique.

Fût-il applicable, les femmes du monde seraient les dupes de leur sacrifice. Une de mes amies, qui a lu votre spirituelle harangue, m'écrit à ce sujet :

« M. Dupin n'a pas l'air de se douter que, si les femmes honnêtes s'habillent comme les petites dames, c'est tout simplement pour essayer de retenir leurs maris, sachant par une triste expérience combien les hommes aiment ces dames-là. C'est une lutte honteuse, ma chère ; mais à qui la faute ? A ceux qui nous obligent d'accepter la partie, de défendre notre

bonheur et les intérêts de nos enfants sur ce misérable terrain. Plus d'une parmi nous ne fait toutes ces dépenses, qui nous sont si durement reprochées, que pour empêcher son mari de jeter l'argent à ses maîtresses : au moins de cette façon l'argent ne sort pas de la maison. Qu'on fasse le compte des maris endettés par leurs femmes légitimes et de ceux que le *ménage en ville* a ruinés jusqu'au déshonneur: de quel côté penche la balance? Il serait vraiment trop étrange que Mme de X... fît des économies, pour que M. le comte allât dépenser les quelques billets de mille francs qu'elle aura retranchés sur sa toilette au club, au jeu, ou chez la première Rigolboche venue! Nous avons toutes les charges, tous les soucis, tous les ennuis

de la maison ; nous ne sommes pas, comme en Orient, des esclaves achetées, et notre dot garantit notre liberté. Il faut bien qu'on nous laisse le droit de disposer de notre fortune suivant notre fantaisie. Et quelle fantaisie plus innocente que de se faire belle et de plaire ? On veut nous réduire au brouet noir des Spartiates, pendant que ces *demoiselles* se donneront des indigestions de potages à la tortue. C'est abominable, ma chère. Défendons-nous, défendons-nous ! »

Mon amie a raison, Monsieur le sénateur. Un vrai moraliste n'a jamais peur de voir le foyer trop paré : c'est le seul moyen d'empêcher l'homme de s'en aller. Car voyez comme notre situation est terrible !

Quand nous nous ennuyons au logis, nous sommes obligées d'y rester, sous peine d'être déshonorées. Et cependant les journées ont vingt-quatre heures, pour nous comme pour vous. Quand monsieur s'ennuie, il s'en va. Et voyez encore quelle contradiction ! Les hommes, pris en masse, poussent des cris de paon contre le luxe des femmes, et chacun d'eux, en particulier, dédaigne la *beauté sans atours*, comme on disait au dix-huitième siècle. Allez, les hommes sont de grands hypocrites.

Encore un mot, et j'ai fini.

Depuis quelque temps, il est de mode de jeter l'anathème aux mœurs du siècle.

MM. les journalistes ont commencé. Je ne leur en fais pas de reproche, ne voulant pas me brouiller avec eux. Et puis, je sais qu'ils ne sont pas sur un lit de roses ; et il faut bien, bon gré, mal gré, qu'ils remplissent leurs colonnes. Mais voici maintenant le premier corps de l'État qui s'en mêle, et le premier magistrat de l'Empire qui annonce à l'Europe entière que nous n'avons plus de mœurs. — Cela est bien grave ; et cela est-il vrai ?

Valons-nous moins que nos grand' mères ? Je ne le crois pas. Parce qu'il s'est produit, dans ces derniers temps, deux ou trois scandales abominables, faut-il en conclure que tout soit perdu, et que la pluie de feu soit à la veille de tomber sur Paris ? Pour moi, quand je regarde

le monde qui m'entoure, il me semble qu'il vaut bien la cour du Grand Roi, et à coup sûr beaucoup mieux que la société de la Régence, de Louis XV et du Directoire. J'ai grand' peur que nous ne devenions trop Anglais, et que l'*improper* et le *shocking* ne fassent une fâcheuse invasion dans notre langue et dans nos idées.

Les Parisiens de 1865 ne sont pas des puritains du temps de Cromwell. Est-ce un grand malheur? Et faut-il nous mettre tout de suite à lire la Bible, et à prendre du thé avec des tartines? La France préfère le vin de Bordeaux, et elle a raison. Ne soyons pas plus sages qu'il ne faut, et pensons que, chez les Athéniens, la Vertu était sœur des Grâces. Gardons nos qualités natives : l'instinct de liberté et de

franchise, l'horreur de l'hypocrisie, le goût du beau, le goût du joli, l'esprit et la vaillance. Et laissons aux peuples qui vivent dans les brouillards ou dans les glaces les boissons amères, les robes montantes, les yeux éteints, et cette vertu triste et revêche qui est à la vraie vertu, à l'aimable sagesse, ce que la fausse dévotion est à la religion.

FIN.

1673 — Paris, imprimerie Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

A LA MÊME LIBRAIRIE

RAPPORT

SUR LA

PROSTITUTION

PAR

M. DE GOULHOT DE SAINT-GERMAIN, Sénateur

SUIVI DU

DISCOURS

DE M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL DUPIN

SUR LE

LUXE EFFRÉNÉ DES FEMMES

Brochure gr. in-8. — Prix : 1 fr.

LA QUESTION

DES BICHES

PAR ÉMILE VILLARS

1 vol. in-32. — Prix : 50 cent.

1636 — Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.